

maîtrisant les conflits, n'est-ce pas là poser les jalons d'un mouvement sociétal d'ouverture qui est le contraire même de la logique de dislocation qui a conduit le pays au désastre ? N'est-ce pas ainsi qu'il faut réinventer l'avenir et la « maison commune » ?

Car désormais, et telle est notre conviction profonde, la logique « quintessentielle » du processus de reconstruction du Liban en tant que société globale intégrée, assumant sa place, dans son environnement régional et adaptée aux défis et aux enjeux internationaux, cette logique est celle des dynamiques d'association, partout où elles sont nécessaires. Cette *dynamique d'association*, qui ne sera certes pas exempte de conflits, est un processus long de patience et d'avancées progressives. Le temps, certes, mais aussi les volontés compteront pour beaucoup dans la reconstruction de ce qui a été défait dans le sang et la souffrance, les larmes et la violence.

L'ouvrage est loin d'être aisé. Mais tel est le combat et la joie du tisserand.

Le défi de Georges Naccache, lui, demeure. Le Liban convalescent réussira-t-il à « *trouver sa formule d'équilibre dans un déséquilibre à peu près universel* » ?

RUDOLF EL-KAREH

Annie Fiore. *Rêves d'indépendance. Chronique du peuple de l'Intifada*. Paris, L'Harmattan, 1994, 299 p.

Dès les premières pages, le sous-titre « Chronique du peuple de l'Intifada » s'avère très vite être un euphémisme, illustrant bien la pudeur et le respect qui règnent tout au long de l'ouvrage. Ce livre est le témoignage de l'auteur de ses huit séjours entre 1987 (« année 01 » de l'Intifada) et juin 1993 dans les territoires palestiniens occupés.

Après un bref historique concernant les mois précédant l'éruption de l'Intifada, le lecteur « plonge » dans la vie quotidienne des familles palestiniennes sous occupation dans les camps,

viles et villages de Gaza et de Cisjordanie. « *Je raconte ce que j'ai vu, et surtout ce que j'ai pu apprendre à travers les entretiens recueillis dans toute la Palestine* », nous dit Annie Fiore (p. 123). Le résultat ? Un énorme reportage sur la vie quotidienne d'un peuple entier pendant six années. Chaque événement, chaque exemple est vivant et vécu, avec le souci journalistique de vérifier et d'enquêter. Malgré l'obligation « d'épurer » les récits pour ne pas fournir de détails aux autorités israéliennes (p. 153), les familles, les enfants, les femmes et les vieillards nous deviennent rapidement familiers.

Grâce au réseau des relations personnelles que l'auteur a pu établir, nous franchissons les portes et les murs des maisons – Annie Fiore n'est pas seulement accueillie en tant que journaliste étrangère, mais en tant qu'amie de la famille, parfois de longue date.

Nous apprenons ainsi mille et un détails sur la vie des femmes, véritables piliers économiques et sociaux de l'Intifada. Comme les hommes sont soit en détention, soit morts, soit dans l'impossibilité de rentrer au village à cause du couvre-feu, les femmes se retrouvent seules à la maison. Elles vivent alors avec les enfants sans enfance et avec les vieillards à la mémoire remplie de cinquante années de souffrance et de souvenirs douloureux.

Chaque témoignage donne l'occasion à l'auteur de fournir des explications de fond, de présenter des chiffres, des faits, des statistiques qui font de son reportage un véritable travail de recherche et de documentation. S'il y a parfois des rappels, des répétitions de certaines de ces données, cela n'est nullement gênant : le lecteur entame ainsi, avec l'auteur, un nouveau séjour, se remémore des détails importants, qui, dans la multitude des informations, risquaient de se perdre...

Ces informations, nous pourrions les trouver ailleurs, mais dans cet ouvrage, elles prennent vie : « *C'est dans un pareil moment, au milieu d'un camp de réfugiés que l'on réalise ce que représentent les chiffres trouvés dans les livres ; statistiques, pourcentages deviennent réalités, prennent apparence humaine...* » (p. 55).

On sait que la bande de Gaza, coincée entre la

mer et le désert, petite de 360 km² (Annie Fiore fait état de 540 km². Cette erreur indique sûrement aussi, à sa manière – la manière du lapsus –, combien l'auteur juge absurde l'étroitesse de l'espace vital des Gaziotes...) dont près de la moitié confisquée, survivante plus que vivante avec son eau polluée et rationnée, comporte le plus fort taux de population dans les camps de réfugiés (850 000 personnes, dont la moitié a moins de 18 ans) ; on sait que le nombre d'enfants de moins de 12 ans abattus par l'armée au cours des six premiers mois de 1993, année de l'accord Gaza-Jéricho, est le plus élevé jamais enregistré : 34 morts, souvent loin de tout affrontement, surtout dans les cours des écoles ou jardins d'enfants ; on sait tout cela. Mais ce livre nous le fait vivre. Nous découvrons la divergence entre les omissions et les semi-vérités que nos médias s'accordent à nous faire parvenir, et la réalité insoutenable à laquelle l'auteur nous confronte. Les faits sont là. Et lorsque nos gouvernements « déplorent » la violence tout en signant des traités de ventes d'armes avec le gouvernement israélien, nous, Français, Européens, « Occidentaux », nous sommes impliqués.

En revanche, l'auteur montre beaucoup de retenue en ce qui concerne les partis et mouvements politiques palestiniens. Nous apprenons leur histoire, leurs orientations politiques, leurs convergences et divergences, sans que l'auteur prenne position pour les uns ou contre les autres. Loin de toute considération politique, nous faisons surtout connaissance avec la solidarité qui constitue la force principale de survie pour la société palestinienne sous occupation israélienne.

Après les deux premiers tiers du livre, consacrés aux témoignages directs et vécus personnellement, les récits et entretiens recueillis viennent illustrer d'autres aspects de la société palestinienne : l'histoire et la civilisation de Gaza depuis les pharaons, souvent délaissées par d'autres ouvrages qui ne traitent que les lieux bibliques ; la vie clandestine des « Aigles rouges » et des « Panthères noires » auxquels reste, comme seule alternative, l'indépendance ou la mort ; les agissements des collaborateurs

palestiniens et des « unités spéciales » israéliennes sur fond de processus de paix...

L'ouvrage se termine par un aperçu de la « situation psychologique » sous l'occupation. La société traditionnelle palestinienne a, en effet, vécu des modifications profondes depuis 1967 : la femme doit souvent assumer la responsabilité pour toute la famille, les enfants, qui n'ont connu que la violence, continuent à lancer des pierres malgré le danger de mort, un tiers de la population adulte de la bande de Gaza (et la grande majorité des enfants) présentent des troubles mentaux (troubles psychosomatiques, dépression, anxiété) dont les effets se feront sentir sur « au moins une ou deux générations à venir... » (p. 277).

Bien plus qu'une « chronique », ce livre, écrit dans un style sensible, riche et vivant, sans aucune phrase inutile, hors de tout sentimentalisme, de tout sensationnalisme, est le journal intime de tout un peuple. Peut-être est-ce cette pudeur qui confère leur force aux récits d'horreurs recueillis et rapportés par Annie Fiore.

NICOLA HAHN

Swee Chai Ang (Dr.). *De Beyrouth à Jérusalem. Une femme chirurgien chez les Palestiniens*. Traduit de l'anglais et annoté par Houria Zerroug D. Brikci, Paris, L'Harmattan, 1994, 267 p.

L'auteur, une jeune femme chirurgien, décide de quitter la Grande-Bretagne pour se rendre au Liban et y aider les Palestiniens. C'est en 1982, à la veille de l'évacuation des combattants de l'OLP de Beyrouth, alors assiégé par les forces israéliennes, et quelques jours seulement avant les massacres dans les camps palestiniens de Sabra et Chatila...

Elle arrive en tant qu'étrangère dans tous les sens du terme : étrangère au Liban en tant que non-Arabe, étrangère dans les équipes médicales occidentales (porteuse, certes, d'un passeport britannique – elle est originaire du